

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1922-1923. — N° 1

PROTECTION MATERNELLE

La "Maison des Mères" du "Château de Gerland"

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 21 Octobre 1922

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

M^{lle} MARIE LATIL

Diplômée de Médecine légale et de Psychiatrie

Diplômée d'Hygiène et de Bactériologie

Chef de Laboratoire à la Faculté de Médecine de Lyon

Ex-Interne des Asiles du Rhône

Née à Toulon, le 8 Février 1891



LYON

IMPRIMERIE - EXPRESS

46, Rue de la Charité, 46

—
1922

PROTECTION MATERNELLE

La “ Maison des Mères ”

du “ Château de Gerland ”

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire.....	MM. HUGOUNENQ.
Doyen	J. LEPINE.
Assesseur	ROQUE.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT.

PROFESSEURS

Cliniques médicales.....	MM. TEISSIER. ROQUE. BARD. TIXIER. BERARD. COMMANDEUR. ROLLET. NICOLAS. LEPINE (J.). WEILL. POLLOSSON (A.). LANNOIS. ROCHET. NOVE-JOSSERAND. CLUZET. HUGOUNENQ. MOREL. MOREAU. GUIART. LATARJET. POLICARD. DOYON. COLLET. MOURICQUAND. PAVIOT. VILLARD. ARLOING (F.). Etienne MARTIN. COURMONT (P.). PIC. FLORENCE (A.).
Cliniques chirurgicales.....	
Clinique obstétricale et accouchements.....	
Clinique ophtalmologique.....	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	
Clinique neurologique et psychiatrique.....	
Clinique des maladies des enfants.....	
Clinique des maladies des femmes.....	
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	
Clinique des maladies des voies urinaires.....	
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.....	
Physique biologique, radiologie et physiothérapie.....	
Chimie biologique et médicale.....	
Chimie organique et toxicologie.....	
Matière médicale et botanique.....	
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	
Anatomie	
Histologie	
Physiologie	
Pathologie interne.....	
Pathologie et thérapeutique générales.....	
Anatomie pathologique.....	
Chirurgie opératoire.....	
Médecine expérimentale et comparée. et bactériologie.....	
Médecine légale.....	
Hygiène	
Thérapeutique, hydrologie et climatologie.....	
Pharmacologie	

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe.....	VALLAS.
— — Propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN.
— — Chimie minérale.....	BARRAL.
— — Urologie	GAYET.

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique.....	PATEL.
Botanique	BRETIN.
Embryologie	HOVELACQUE.
Orthopédie	LAROYENNE.
Puériculture et hygiène de la première enfance.....	CHATIN.
Stomatologie	TELLIER.

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER.	GARIN.	DUROUX.	CORDIER.
BRETIN.	SAVY.	HOVELACQUE.	ROUBIER.
LERICHE.	FROMENT.	TRILLAT.	FAVRE.
THEVENOT (Léon).	THEVENOT (Lucien).	SARVONAT.	MURARD.
TAVERNIER.	PIERY.	FLORENCE (G.).	BONNET.
CADE.	COTTE.	ROCHAIX.	GRAVIER, chargé des fonctions.

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Et. MARTIN, *Président* ; MOURICQUAND, *Assesseur*.
MM. P. TRILLAT, et A. ROCHAIX *Agrégés*

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les
assertions qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à
leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

PROTECTION MATERNELLE

La “ Maison des Mères ” du “ Château de Gerland ”

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 21 Octobre 1922

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

M^{lle} MARIE LATIL

Diplômée de Médecine légale et de Psychiatrie

Diplômée d'Hygiène et de Bactériologie

Chef de Laboratoire à la Faculté de Médecine de Lyon

Ex-Interne des Asiles du Rhône

Née à Toulon, le 8 Février 1891



LYON

IMPRIMERIE - EXPRESS

46, Rue de la Charité, 46

—
1922

A MES CHERS PARENTS

Je dédie ce modeste travail en témoignage
de reconnaissance et de profonde affection.

A MA SŒUR

A MES MAITRES
*de l'Ecole de Médecine de Marseille
de la Faculté de Médecine de Lyon*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE DOCTEUR ETIENNE MARTIN
*Professeur de Médecine légale
à la Faculté de Médecine de Lyon*

A MON MAITRE
MONSIEUR LE DOCTEUR JEAN LEPINE
*Professeur de Neurologie et de Psychiatrie
Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MES JUGES

MEIS ET AMICIS

« L'organisation méthodique et complète de la protection maternelle et infantile n'existe pas en France, elle est toute à créer. La protection maternelle et infantile, telle qu'elle doit être, n'existera pas avant le jour où la mère sera assurée de pouvoir accomplir la fonction de reproduction dans toute sa plénitude et pendant toute sa durée. »

A. PINARD.

AVANT - PROPOS

Nous remplissons un devoir bien doux en remerciant ici tous ceux qui nous ont appris le peu que nous savons.

Nous n'oublierons jamais les bonnes leçons et les conseils précieux des professeurs de l'Ecole de Médecine de Marseille, et de la Faculté de Médecine de Lyon.

Mais nous avons surtout à exprimer notre reconnaissance à ceux qui nous ont donné un enseignement plus intime et plus personnel.

Nos hommages respectueux s'adressent d'abord aux Maîtres dans les services desquels nous avons fait nos premières armes :

M. le docteur Malartic, chirurgien des Hôpitaux de Toulon, qui orienta nos pas vers la médecine, et qui nous inculqua ces principes de zèle et de dévouement aux malades, qu'il a toujours mis en pratique.

M. le docteur Emile Weill, ex-chef de clinique chirurgicale de feu le professeur Delanglade à l'Ecole de Médecine de Marseille, dans le service duquel nous fûmes pendant cinq ans, faisant fonction successivement d'externe puis d'interne. Si nous possédons quelques connaissances:

chirurgicales, c'est grâce à son enseignement clair et pratique. Il fut aussi pour nous un Maître attentionné et un ami dévoué, toujours prêt à nous aplanir toutes les difficultés.

A l'Ecole de Marseille nous témoignerons aussi notre gratitude à M. le docteur Alezais, professeur d'anatomie, directeur de l'Ecole de Médecine.

M. le docteur Imbert, professeur de clinique chirurgicale.

M. le docteur Aubaret, professeur de clinique ophtalmologique.

M. le docteur Escat, professeur de clinique d'urologie.

M. le docteur Perrin, professeur de clinique dermatologique.

M. le docteur Cousin, professeur de médecine opératoire. Ils nous ont toujours témoigné la plus grande bienveillance.

Enfin nous n'oublierons pas M. le docteur Anatole Michel, médecin des Hôpitaux de Marseille, qui, non seulement nous apprend beaucoup dans son service, mais nous prodigua, avec le docteur Emile Weill ses soins les plus dévoués, (le souvenir de nos deux infirmières d'alors, Mlles Couade et Chambon, qui les assistaient, demeure également vivace en nous), et vers lui vont nos sentiments de remerciements et de profonde reconnaissance.

L'accueil bienveillant qui nous fut fait à Lyon, contribua beaucoup à amoindrir les regrets que nous emportons de Marseille.

Nos premiers pas dans les Hôpitaux de Lyon, furent dirigés à la Charité par M. le professeur Georges Mouriquand. Pendant le court séjour que nous fîmes dans son

service, il nous témoigna une attention toute bienveillante. C'est avec plaisir que nous le retrouvions les années suivantes à l'Institut d'Hygiène où nous pûmes profiter encore de son enseignement.

M. le docteur Trillat, professeur agrégé, accoucheur des Hôpitaux, à qui nous devons une grande partie des conseils relatifs à ce sujet de thèse, et qui nous fit toujours le meilleur accueil.

Comment remercier aussi ceux avec lesquels nous avons travaillé pendant le plus longtemps ?

M. le docteur Etienne Martin, professeur de médecine légale, qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider notre thèse, et qui, pendant un an mit son laboratoire à notre disposition. Qu'il veuille bien agréer nos sincères remerciements. Nous remercions aussi son chef de travaux, M. le docteur Pierre Mazel, qui nous a toujours très aimablement aidée dans nos recherches parfois ingrates.

M. le docteur Paul Courmont, professeur d'hygiène, et M. le docteur Rochaix, professeur agrégé, qui nous ont familiarisée avec l'hygiène, nous ouvrant ainsi une voie nouvelle pour l'avenir. Nous les remercions pour l'accueil bienveillant qu'ils nous ont toujours fait, et pour tout ce qu'ils nous ont appris.

Nous ne saurons jamais exprimer notre gratitude et notre attachement à M. le docteur Jean Lépine, professeur de clinique de neurologie et de psychiatrie, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, dont nous avons eu le privilège d'être l'interne et le chef de laboratoire pendant plusieurs années : il nous a toujours témoigné beaucoup de bienveillance et de sympathie, s'intéressant à nous en

toutes circonstances, nous aidant de ses conseils, et nous faisant bénéficier de sa grande expérience et de son savoir.

Nous n'oublierons pas non plus M. le docteur Paul Vigne, directeur du Bureau municipal d'Hygiène de Lyon, qui s'est mis à notre disposition avec la plus grande amabilité, pour nous fournir tous les renseignements dont nous avons eu besoin. Il nous a ainsi permis de rendre hommage à M. le maire Edouard Herriot, fondateur à Lyon de trois importantes œuvres de protection de la mère et du nourrisson.

Merci enfin à certains de nos camarades de l'Internat des Hôpitaux de Marseille et de l'Asile de Bron, pour le secours précieux que nous avons trouvé auprès d'eux en toutes circonstances, et surtout pour leur sympathie et leur amitié bienfaisante, qui resteront le meilleur souvenir de ces belles années de travail en commun.

INTRODUCTION

« La protection de la femme enceinte dans les milieux
« ouvriers a une importance considérable. L'augmentation
« du nombre des mort-nés, l'augmentation des avorte-
« ments et des accouchements clandestins, dérivent pour
« une grande part de l'absence de la protection et de l'assis-
« tance des mères.

« Est-il sûr que la répression très sévère du crime
« d'avortement en amènerait la diminution ? L'assistance
« et la protection rationnelle de la mère abandonnée, dans
« les milieux ouvriers, ne donneraient-elles pas des résul-
« tats qui s'associeraient efficacement au système de la
« répression ?

« Je crois que l'on peut dire que les mesures rigoureuses
« de répression ne pourront être réellement appliquées que
« lorsque la protection méthodique, la surveillance éclair-
« rée, l'assistance parfaitement étudiée de la femme
« enceinte en général, seront devenues des réalités. A ce
« moment la femme n'aura plus d'excuse avouable pour
« expliquer son acte.

« Actuellement la situation est la suivante : Alors que
« les fécondations des femmes sont encore extrêmement

« nombreuses, la femme recule devant la possibilité d'une
« grossesse, devant l'obligation où elle se trouverait de
« mettre au monde, de nourrir et d'élever un enfant. Le
« devoir de la maternité est devenu pour la femme, comme
« pour l'homme, une charge tellement lourde et tellement
« redoutable que tous les moyens sont mis en action pour
« s'y soustraire.

« Le nombre des avortements provoqués dès le début
« de la grossesse est considérable, les maladies qu'occa-
« sionnent ces manœuvres sont peut-être connues, en tous
« cas elles ne constituent pas une crainte salutaire pour
« les femmes.

« Les femmes insouciantes, qui laissent évoluer une
« grossesse qu'elles sont arrivées à dissimuler, accouchent
« clandestinement dans des conditions les plus inhumai-
« nes et les plus épouvantables.

« L'avortement provoqué, l'accouchement clandestin, et
« l'infanticide, sont entrés à tel point dans les mœurs, que
« la poursuite judiciaire de semblables crimes devant les
« Assises, devient tout à fait inopérante. Alors que la
« démonstration scientifique du crime est faite par le méde-
« cin, que les aveux des accusés sont complets, l'acquitte-
« ment est la règle.

« On peut dire que la conscience publique, représentée
« par les jurys, est troublée au point de ne plus pouvoir
« discerner, dans ces grands attentats dans le développe-
« ment normal des sociétés, des crimes.

« L'avortement et l'infanticide sont des maladies socia-
« les, dont le développement invraisemblable résulte de
« l'état social et du trouble apporté dans les idées morales
« des individus qui composent la société.

« Que se produit-il dans les milieux ouvriers pour la
« jeune fille qui devient enceinte ?

« Elle se présente au cabinet du médecin et cherche
« à faire préciser, par une décision médicale conforme,
« l'impression qu'elle a de sa grossesse. Quand le méde-
« cin a fait son diagnostic affirmatif, la malheureuse com-
« mence par pleurer, puis parle de suicide..., et le méde-
« cin n'a aucune consolation à lui donner. Elle serait
« énorme s'il pouvait lui dire toujours : il existe une
« Maison Maternelle, à partir de tel terme les ouvrières
« peuvent y séjourner, vous pourrez donc y entrer et
« accoucher dans d'excellentes conditions. » (1).

Mais toutes les femmes ne sont pas employées ou ouvrières, et il faut songer qu'il y a peut-être plus de détresse encore chez certaines autres.

De pauvres femmes, mères déjà de plusieurs enfants, dont le mari n'apporte qu'une journée insuffisante, soit que son salaire est trop maigre, soit que la dive bouteille lui en absorbe une bonne partie, sont encore plus dignes d'intérêt, car elles sont obligées de s'imposer toutes sortes de peines et de privations pour assurer la vie matérielle de leurs enfants.

De même, la jeune fille qui appartient à une famille qui ne badine pas avec les préjugés, et qui est obligée, coûte que coûte, de dissimuler son état, si elle est chassée de chez elle où ira-t-elle se réfugier ?

Aucune maison ne lui sera ouverte pour se cacher dès le début de sa grossesse. Bien souvent il suffirait qu'elle.

(1) Etienne MARTIN, *Revue d'Hygiène et de Police sanitaire*, 1919, p. 323.

sache où se réfugier pour qu'elle n'ait point recours à l'avorteuse. En effet, il est à constater que, si on la laisse arriver à terme, et si on l'oblige à allaiter son enfant, rarement elle consentira à s'en séparer ensuite, surtout si elle sait qu'elle pourra subvenir aux besoins de tous les deux.

Nous citerons par exemple le mot d'une jeune mère qui, abandonnée par le père de son enfant, se consolait en disant : « C'est vrai, j'aurai bien de la peine pour élever mon petit, mais au moins sa tendresse sera pour moi seule, personne ne viendra me la ravir, il ne connaîtra que moi, et n'aimera que moi. »

CHAPITRE PREMIER

Assistance maternelle

Il est bien certain que les pouvoirs publics ont compris le péril national au lendemain de la guerre. Mais il ne suffit pas de faire des lois et de les multiplier sans cesse : il faut agir vite et bien. Il ne faut plus pour certaines femmes que les premières constatations maternelles pénibles, probantes, qui devraient les faire tressaillir doucement d'une joie infinie, soient pour elles la confirmation la plus affolante de leur navrante infortune. Longtemps elles cachent, elles dissimulent, le corset fait son œuvre. Mais, l'heure de la dissimulation impossible arrive, fatale dénonciatrice, et, alors que leur état réclame foyer, soutien, milieu, les portes de la rue s'ouvrent pour elles larges et inhospitalières. Et chacune va grossir bientôt le troupeau des centaines de malheureuses créatures que la province expédie le plus souvent au pavé de Paris, triste exode de filles engrossées et chassées au nom de la vertu bourgeoise. Beaucoup vont aussi aux faiseuses d'anges, dans ces bouges de matrones qui sentent le cloaque et le crime, et là, l'immonde avortement étrangle obscurément la vie à sa

source, et rejette dans le néant l'existence qui n'est pas encore. Leur crime est immense, mais leur excuse est qu'elles sont moins coupables que la société qui, dans leur faute, a une lourde part de complicité.

Dès le début de la grossesse la société doit agir pour prévenir les risques d'avortement et les menaces d'infanticide. L'action préventive d'abandon doit s'exercer dès cette époque, pour s'étendre au delà de la convalescence, jusqu'à la fin de la période de l'élevage du nourrisson.

Malheureusement la loi ne prévoit pas jusqu'ici l'établissement de maisons qui réalisent ce but. Les institutions qui existent sont encore trop peu nombreuses, œuvres privées ou municipales. Il est évident qu'il faut de l'argent pour les instituer et les entretenir, mais à l'heure actuelle les raisons financières ne devraient pas être une objection sérieuse, car, sauver des vies humaines après en avoir tant perdu, est d'une importance de tout premier ordre dans notre pays.

Actuellement l'assistance de l'Etat n'est assurée que par les allocations de la loi Strauss : elles sont dérisoires étant donné le coût actuel de la vie. Elles donnent une prime de 1 fr. 50 par jour (0 fr. 50 de plus à Lyon) pendant les quatre semaines qui précèdent et les quatre semaines qui suivent l'accouchement. Ces primes sont complétées par les primes d'allaitement, 15 francs par mois pendant douze mois de nourrisserie. En dehors de la loi Strauss, et depuis beaucoup plus longtemps, les mères célibataires reçoivent de l'Etat des secours temporaires, institués en vue de prévoir l'abandon. A la naissance il est donné un secours dit de premier besoin de 20 francs et une layette. Il est ensuite alloué par mois, la première

année, 35 francs au sein, 30 francs au biberon. La deuxième année, 25 francs, la troisième année 20 francs. Quand la mère fait légitimer son enfant, il lui est alloué une prime de 100 francs pendant la première année, 75 francs pendant la deuxième année, et 30 francs pendant la troisième.

Il est de la plus haute importance dans l'intérêt de l'enfant de protéger les mères avant et après l'accouchement, de faire ce que le professeur Pinard appela dès 1895 de la « puériculture intra-utérine » (1).

Les administrations départementales et municipales ont créé des Maternités, certaines avec des services d'expectantes, où les femmes sont reçues pendant les derniers temps de la grossesse. Mais elles sortent de là généralement dix ou quinze jours après leur délivrance. On a institué également des refuges pour femmes récemment accouchées, qui permettent aux mères malheureuses de prendre quelque repos avant de se remettre au labeur, mais ils sont trop peu nombreux et insuffisants.

Nombre d'œuvres ont été créées pour secourir la femme et l'enfant, en dehors des maternités et des refuges, dans certaines villes. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes : Les Mutualités maternelles, les Consultations de nourrissons, les Pouponnières, les Crèches, les Gouttes de Lait, etc...

Toutes ces œuvres sont très efficaces pour la lutte contre la mortalité infantile, c'est indéniable, *mais ce qu'il faut avant tout, c'est permettre à l'enfant de naître vigoureux, afin que les œuvres d'assistance trouvent leur travail simplifié.*

(1) PINARD. Communication à l'Académie de Médecine (*Puériculture intra-utérine*), 25 décembre 1895.

Ce qu'il faut surtout, c'est l'assistance dans des asiles. Elle s'adresse aux ouvrières en général, et plus particulièrement aux jeunes filles séduites, domestiques abandonnées par leur amant, chassées par leur patron, et qui n'osent rentrer dans leur famille. Il s'agit là d'un mode d'assistance important, car c'est lui qui permettra de lutter contre les avortements de plus en plus nombreux. Il ne s'agit pas d'asiles destinés à recevoir uniquement les femmes enceintes à partir des deux derniers mois de la grossesse, *il faut des asiles destinés à les recevoir à une époque quelconque de la grossesse, dès qu'il y aura, pour certaines, danger de circuler dans la société.*

C'est ce que réalise la « Maison des Mères » du Château de Gerland, à Lyon.

CHAPITRE II

Ce qui se rencontre encore malgré la Législation

Quelques exemples vont nous montrer combien est encore insuffisante l'assistance actuelle.

OBSERVATION I

M. le professeur Etienne MARTIN nous conte l'anecdote suivante :

Sur une place de Lyon, un ouvrier rencontre une jeune ouvrière de dix-neuf ans, qui paraissait exténuée : elle avoue n'avoir pas mangé depuis deux ou trois jours. L'ouvrier lui offre un bouillon dans un restaurant voisin, et lui donne l'hospitalité dans sa chambre. Cet homme était marié et père de plusieurs enfants, mais sa famille n'habitait pas la région. Au bout de deux jours, il s'aperçoit que cette inconnue est dans un état de grossesse avancé. Il essaye de la mettre à la porte, mais elle veut rester, ne sachant où aller se réfugier. Un jour en rentrant, l'ouvrier trouve la porte de sa chambre fermée. Quand il peut y pénétrer, il constate que le parquet de sa chambre est inondé de sang, et, dans le sceau de toilette, la présence du cadavre du nouveau-né. La crainte d'avoir des désagréments poussa cet homme à faire sortir la jeune fille

sous prétexte de la faire manger. Dans la rue, elle est prise d'une syncope, emmenée dans une pharmacie, et, de là, conduite à l'hôpital. Pendant ce temps son protecteur entra chez lui, et alla jeter le cadavre du nouveau-né dans la Saône, d'où l'on ne tarda pas à le retirer. C'était un fœtus de sept mois.

Voilà l'odyssée lamentable d'une ouvrière enceinte restant dans la rue, n'ayant pas de quoi manger et mettant au monde dans les conditions indiquées, un enfant avant terme. Cette ouvrière avait souffert pendant sa grossesse, son organisme n'avait pu fournir à l'enfant qu'elle portait, les éléments suffisants pour sa nutrition.

OBSERVATION II

Nous vîmes nous-même, à Marseille, en avril 1918, une pauvre mère de famille obligée d'abandonner à l'assistance publique, un enfant de vingt-cinq jours.

C'était la femme d'un mobilisé, mère déjà d'une fillette de cinq ans et d'un garçon de dix-huit mois, en nourrice dans le Beaujolais, et pour lequel elle payait 80 francs par mois. Elle était venue de Villefranche-sur-Saône à Marseille dans l'espoir de trouver du travail. Elle n'avait plus de nouvelles de son mari depuis sept mois qu'il était reparti pour Salonique. Elle était le seul soutien de ses enfants, et son allocation ne lui suffisait pas pour assurer sa vie et la leur. Elle chercha en vain à s'employer, elle ne put réussir nulle part à cause de son état de grossesse avancé, et elle dépensa toutes ses économies. Quand arriva le terme de sa grossesse, elle était dans le plus absolu dénuement, vêtue de loques, sans gîte, souffrant la faim, car elle réservait à sa fillette le peu de nourriture qu'elle pouvait encore se procurer.

Une nuit, le travail obstétrical se déclanche, et l'on amène cette malheureuse femme à l'Hôtel-Dieu où, bien que n'ayant à cette époque que des militaires et pas de service d'accouchement, on fut obligé de l'admettre d'extrême urgence : l'enfant était à la vulve. Cet incident fut encore heureux pour la mère et pour les

enfants, car enfreignant quelque peu le règlement, nous pûmes maintenir ces trois créatures à l'abri pendant vingt-cinq jours. Mais un gros problème se posait : quelles allaient être les conditions à la sortie de l'hôpital ? Malgré toutes nos démarches, il nous fut impossible de faire héberger cette femme quelque part : là, on ne prend que des mères non mariées ; ici, c'est l'enfant de cinq ans qui est un obstacle ; ailleurs, il faut des recommandations spéciales, c'est trop encombré. Il fallait donc que cette femme se remit immédiatement au travail pour vivre. Mais comment faire avec deux enfants et sans abri ? Malgré ses bons sentiments maternels, malgré sa bonne volonté de faire n'importe quel travail pour ne pas se séparer de ses chers petits, elle dut choisir entre la misère et la famine d'une part, et l'abandon du nouveau-né d'autre part. Elle porta son enfant à l'Assistance publique. Elle offrit d'y entrer sans gages comme nourrice, car elle avait beaucoup de lait, on ne voulut pas l'accepter.

Débarrassée ainsi de son bébé, un restaurateur voulut bien l'employer comme laveuse de vaisselle : il la nourrissait ainsi que sa fillette, les logeait toutes deux et lui donnait encore trente francs par mois.

Nous ne savons pas ce que sont devenus depuis la mère et les enfants, mais il est évident que si cette femme avait pu être admise dans un refuge-ouvroir, ou si elle avait pu, à Marseille, aller manger dans un restaurant pour mères nourrices comme il en existe à Lyon, elle n'aurait pas été réduite à la dure extrémité d'abandonner un bel enfant qui peut-être n'a pas survécu à la séparation.

OBSERVATION III

Les œuvres d'assistance, publiques ou privées, devraient être multipliées et répandues partout en province. Non seulement elles y sont insuffisantes, mais elles y font trop souvent défaut.

A Toulon-sur-Mer, en septembre 1919, une jeune fille de dix-huit ans, d'une forte constitution et d'une santé florissante, venue d'un village du département du Var, se présente un jour à la Maternité de l'Hôpital. Elle était accompagnée d'une vieille dame de ses amies, la seule qui connut son état. Elle ne connaissait absolument personne dans la ville, et espérait pouvoir se faire admettre facilement à la Maternité: elle voulait épargner à sa mère, très âgée et aveugle, le chagrin de son... déshonneur. Elle n'était enceinte que de quatre mois, et le règlement s'opposait à son admission. La Maîtresse Sage-femme lui conseilla d'aller à la Samaritaine. Comme elle était obligée d'abandonner son enfant, l'Œuvre ne voulut pas la recevoir. La pauvre fille revint tout en pleurs à la Maternité, demander où elle pourrait bien aller se réfugier, et résolue d'en finir avec la vie pour mettre un terme à ses craintes et à ses appréhensions. Après avoir longtemps parlementé avec l'Administration des Hospices, on obtint son admission comme infirmière bénévole: peu lui importaient les conditions, elle serait à l'abri de la misère jusqu'à ce qu'il lui soit possible de réintégrer le domicile maternel.

Il faut une loi qui impose à tous les départements les mêmes obligations, qu'elle ne compte plus sur les œuvres d'initiative privée, et qu'elle associe dans une mesure déterminée les efforts financiers des départements: « C'est par l'intervention de l'Etat que se trouvera dégagé le caractère social de la haute paye de maternité que la Nation doit être tenue de verser aux mères fécondes. »

P. STRAUSS.

Plusieurs situations sont à envisager :

A. — La femme enceinte est une mère de famille qui habite un logis sain et suffisamment bien aménagé, où elle se propose de faire ses couches.

Il suffit alors de lui attribuer pendant ce temps une allocation suffisante pour lui permettre de se reposer et

de nourrir son enfant au sein. L'allocation accordée par la loi est encore notoirement insuffisante. Les dispositions prises par l'*Œuvre de la Natalité Lyonnaise*, fondée à Lyon par M. le maire Ed. Herriot, sont alors tout à fait appréciées.

Le but de la « Natalité lyonnaise » est en effet d'accorder aux mères des secours en espèce, suffisants pour leur permettre de se reposer un temps assez long, avant et après leurs couches, et de donner ainsi à leurs enfants, en les élevant elles-mêmes, tous les soins nécessaires, au moins pendant les trois ou quatre premiers mois.

L'Economie de cette société est intéressante. Elle est composée de membres bienfaiteurs et honoraires, de membres actifs, chefs d'établissements industriels, commerciaux, d'administration et de services publics, situés dans l'agglomération lyonnaise, et occupant du personnel féminin.

Ces derniers versent une cotisation de 10 francs par femme occupée et par an. Moyennant quoi les femmes occupées par les membres actifs ont droit, sur les indications du docteur de la Société, à une allocation versée en plusieurs fois, qui s'élève au total de 420 francs, plus une layette d'une valeur de 80 francs ; soit au total 500 francs. Elles ne reçoivent cette allocation que si elles allaitent elles-mêmes. Toutefois les mères qui ne pourraient continuer à allaiter leur enfant, bénéficient néanmoins de l'aide de la Société, soit sous forme d'allocations réduites, soit sous forme d'allocations en nature, aliments, médicaments, vêtements, admission des enfants dans une consultation de nourrissons, etc...

Cette œuvre est à retenir, répartissant entre les indus-

triels les risques de maternité des ouvrières qu'ils emploient : elle constitue la solution la plus juste de la question pécuniaire.

B. — La femme qui habite dans un taudis, où elle ne rentre que le soir pour se coucher sur un grabat, la mère abandonnée qui redoute les propos des voisins, ne trouve plus le même intérêt dans cette solution. Une autre œuvre créée par M. le maire Herriot pourra lui venir en aide tant que sa grossesse ne sera pas trop apparente : celle *des Restaurants gratuits pour mères nourrices*. Il en existe trois à Lyon. Les intéressées y sont admises *sans conditions ni formalités, et sans avoir à fournir leur état civil : elles ne donnent ni leur nom, ni leur adresse*. Il suffit pour celles qui sont enceintes, de fournir un certificat constatant qu'elles sont enceintes de cinq mois, et de suivre les consultations de grossesse ; les autres n'ont qu'à montrer à la directrice qu'elles allaitent réellement. Elles peuvent ainsi nourrir leur enfant. Comme elles ont tous leurs repas assurés, les allocations qu'elles reçoivent suffisent largement à payer leur loyer, et elles peuvent encore gagner chez elles quelque argent en se livrant à de petits travaux.

C. — Mais pour beaucoup de femmes, parmi lesquelles il se trouve parfois des jeunes filles appartenant à de bonnes familles, que l'on a pas prémunies contre l'avenir, et qui sont incapables de gagner leur vie, pour celles-là, l'œuvre à accomplir ressort de l'institution de la « *Maison des Mères* ».

M. le maire Ed. Herriot l'a bien compris : il a complété l'œuvre de « La Natalité Lyonnaise » et celle des « Restaurants gratuits pour mères nourrices » par la création de la « *Maison des Mères* » au château de Gerland.

CHAPITRE III

Le Château de Gerland

Le "Nid des Mamans"

A vingt minutes de tramway, sur la rive gauche du Rhône, en aval de Lyon, au milieu d'une cité jardins, se trouve le château de Gerland.

On y accède par une allée de marronniers et de platanes, qui font une tonnelle magnifique, rattachés les uns aux autres par une bordure de buis, qui répandent un parfum suave et une atmosphère de bien-être.

De chaque côté de cette allée, dès prés, où l'on peut voir paître une superbe vache laitière. Elle est sous la surveillance d'une pensionnaire occupée à confectionner un objet de layette.

A l'extrémité de la tonnelle, deux pavillons séparés : l'un, à droite, réservé au logement de la directrice, l'autre, à gauche, affecté au service des entrées.

Le pavillon des entrées comprend :

Au rez-de-chaussée, un parloir assez grand où les pensionnaires peuvent recevoir leurs visites. En face est

le bureau de la directrice et du médecin. A côté du bureau, une salle d'examen très bien aménagée, avec table gynécologique, lavabos, etc..., où les entrantes sont visitées à l'arrivée.

Puis, c'est une salle de douches, hygiénique et moderne, installée sur le même modèle que celui des bains-douches publics, créés par M. le maire Herriot dans la ville de Lyon, moyens de propreté à la fois rapides, hygiéniques et peu coûteux. Tout à côté un W.-C. des mieux compris.

Le reste de ce pavillon est affecté à la lingerie.

Dès qu'une femme est admise, elle est débarrassée de tous ses vêtements, douchée, et revêtue ensuite de l'uniforme de la Maison : elle ne remettra ses habits qu'à sa sortie, ne risquant pas ainsi d'apporter aux hôtes du château les moindres agents de contamination.

Quittant les deux pavillons précédents, nous arrivons dans une vaste cour intérieure, toute recouverte de graviers, ornée de géraniums et de volubilis, qui traînent le long des murs leurs clochettes multicolores.

Cette cour donne accès, à gauche, à une petite ferme modèle, où l'on peut faire de l'élevage, obtenir du lait, des œufs, des volailles, qui permettront de bien améliorer l'ordinaire de la Maison.

A droite, derrière le pavillon de la directrice, un superbe jardin, avec des parterres fleuris et des allées ombragées, où les pensionnaires peuvent venir se promener.

Tout au fond de cette cour intérieure, enfin, est le bâtiment principal, le « Nid des Mamans ».

Sa façade, de style ancien, Renaissance semble-t-il, a l'air accueillant des vieilles demeures aux portes étroites et aux plafonds bas.

En entrant, à droite, est la cuisine. D'une propreté méticuleuse, ses grosses marmites reluisantes laissent échapper un parfum des plus appétissants. Les visiteurs sont rares dans la Maison, et la cuisinière surprise dans l'exercice de ses fonctions, est tout heureuse d'avoir une occasion de nous faire admirer les beautés de son domaine :

En arrière d'un grand fourneau moderne, dans le fond de la pièce, une vaste cheminée à manteau, dans laquelle on voit pendre encore la chaîne de l'âtre, et qui semble nous rappeler qu'elle a vu de nombreuses générations.

De la cuisine, nous passons dans le réfectoire.

Coquettement aménagé, agrémenté de fleurs fraîches, de rideaux blancs brodés, avec ses voûtes et ses piliers, il nous donne l'impression d'une salle à manger monacale, ornée en vue d'une réception extraordinaire. Du réfectoire on a accès sur une grande terrasse donnant sur le parc, et aussi à la pouponnière et à l'ouvroir.

A gauche, en face de la cuisine, se trouvent la dépense et la cave, et, au-dessus, en entresol, plusieurs cabines à douches, où les pensionnaires peuvent venir chaque jour procéder à une toilette complète ; le règlement l'exige d'ailleurs tous les deux jours au minimum.

Symétriquement placée par rapport au réfectoire, une vaste salle d'examen, également voûtée, où défilent, à chaque visite du médecin, les pensionnaires qui sont à surveiller. En dehors de ces visites, chaque jour la sage-femme attachée à l'établissement visite les futures mamans qui, se sachant ainsi étroitement surveillées, arrivent au terme de leur grossesse sans aucune appréhension.

Au rez-de-chaussée toujours, annexé à l'immeuble, est un ouvroir. Là, chaque expectante est occupée à la confec-

tion soit de la layette de son enfant, soit de vêtements et de linge pour la Maison, soit à tout autre travail de couture qui lui sera rétribué dans les conditions prévues par le Règlement.

Enfin, une autre annexe : la pouponnière.

C'est un vaste hall, vitré en partie, dans lequel les jeunes mamans viennent tous les matins faire examiner leurs bébés. Les feuilles de poids et d'allaitement sont rigoureusement tenues à jour et soumises au contrôle du médecin à chaque visite.

Au milieu du hall, une grande table avec tout le nécessaire de toilette pour changer les enfants au cours de la journée. Tout autour du hall, des berceaux roulants, au moyen desquels les mères peuvent à volonté mener leurs enfants dormir dans le parc, sans avoir à les tenir dans leurs bras : elles peuvent ainsi les laisser dormir au soleil et à l'air pur pendant la plus grande partie de la journée, sans crainte de leur faire prendre froid. Chaque enfant est nourri au sein par sa mère. On n'admet ni l'allaitement artificiel, ni l'allaitement mixte, sauf les cas de force majeure. Quand les enfants dorment, les mamans s'occupent, tout comme les expectantes, à différents travaux qui leur permettront d'amasser quelques économies en vue de leur sortie.

Au premier étage, un grand dortoir coquettement et simplement aménagé. Les murs et les lits sont peints en clair, les couvertures sont d'une blancheur immaculée. A côté de chaque lit, une table de nuit ornée d'un dessus en lingerie. Bien aéré par trois grandes fenêtres, il ne contient que dix-huit lits.

Dans chacune des ailes de la maison, de part et d'autre,

un autre dortoir, presque aussi grand que le premier, contenant seulement sept grands lits, mais, en plus, sept berceaux.

C'est là que couchent les mamans, à côté de leurs enfants : toujours la même impression de propreté et de coquetterie. Il est interdit aux mères de coucher leur enfant avec elles, de même qu'il leur est expressément défendu de faire usage de sucette, ou de donner aux enfants des objets qu'ils peuvent porter à leur bouche. Une étroite surveillance est exercée sur les dortoirs : il y a des rondes de nuit.

Dans l'aile gauche du premier étage, nous trouvons encore une penderie, un cabinet de toilette avec lavabos et casiers spéciaux dans lesquels chaque pensionnaire peut laisser ses objets de toilette. Puis, c'est une chambre d'infirmierie, destinée à isoler, ne fut-ce que quelques heures, toute femme devenue suspecte. Annexée à cette infirmierie, une autre pièce dans laquelle les pensionnaires reçoivent chaque jour leurs injections et les différents traitements dont elles pourraient avoir besoin.

Enfin, au deuxième étage, deux autres dortoirs pour expectantes, aménagés dans les mêmes conditions que les autres, contenant l'un quatorze lits, l'autre huit. A côté d'eux, une chambre de surveillante, des lavabos, et enfin une autre chambre réservée à des membres du personnel.

Pendant la nuit, la sécurité des pensionnaires est assurée par deux superbes portes en fer forgé, qui furent placées à l'entrée de la montée d'escaliers bien avant 1830 par un receveur des finances qui résidait au château à cette époque.

Lorsque les pensionnaires sont lasses de travailler, ou

bien quand elles ont envie de solitude, elles peuvent se tenir dans le parc situé derrière le château. Là se trouvent des pelouses superbes, et aussi des bosquets d'arbres de haute futaie dans lesquels elles peuvent venir passer quelques instants à l'écart de leurs compagnes. En été aussi, c'est là que peuvent se réfugier les jeunes filles qui réclament le secret complet, lorsque la cloche de la Maison les avertit d'une visite officielle.

ADMINISTRATION

L'Œuvre de Gerland, due à l'initiative du Maire de Lyon, M. Ed. Herriot, est placée sous la haute direction de M. le docteur Paul Vigne, directeur du Bureau municipal d'Hygiène de Lyon.

Le docteur Vigne a dans cette œuvre la lourde charge de l'administration et du contrôle médical. C'est lui qui assume la plus grande part de responsabilité pour son bon fonctionnement. Toute la comptabilité de l'Etablissement est tenue par le Bureau d'Hygiène.

Le service médical est confié à M. le docteur Trillat, professeur agrégé, accoucheur des hôpitaux de Lyon, dont la réputation n'est plus à faire.

Il n'y a aucun autre fonctionnaire à la Maison des Mères, en dehors de la directrice, Mme Krebs, et de la sage-femme, Mme Patricot. Ces dames, que nous devons remercier de leur aimable réception au cours de nos visites, s'acquittent admirablement de la mission qui leur a été confiée. Elles ne se bornent pas seulement à accomplir leur rôle administratif. Elles ont bien compris qu'il fallait

qu'elles soient pour ces jeunes mères délaissées un soutien moral, qu'elles remplacent auprès d'elles leur famille, qu'elles les aident de leurs conseils et les soutiennent de leur affection. C'est à recevoir les confidences des unes et des autres, à consoler les désespérées, à stimuler les découragées, que se passent tous leurs instants de loisir. En plus de cela, elles essayent de rendre moins redoutable à certaines le départ de Gerland. Elles leur enseignent pendant leur séjour, les moyens de gagner honorablement leur vie. Beaucoup qui ne savaient rien faire à leur arrivée ont réussi à apprendre un métier pendant qu'elles étaient à la « Maison des Mères ».

Pour éviter les allées et venues, et les indiscretions au « Nid des Mamans », les inscriptions, au lieu de se faire à Gerland, se font au Bureau d'Hygiène.

Une sorte de bureau d'enquêtes y est établi, afin de savoir, toutes les fois que cela est possible, sans nuire aux solliciteuses, quel est leur degré de nécessité, de façon à pouvoir toujours secourir de préférence celles qui sont dans le plus grand dénuement.

Ajoutons encore que l'Œuvre est complétée par l'assistance de M^e Chazette, avocat, conseiller municipal, adjoint à la Mairie centrale, qui donne gratuitement aux mères qui en ont besoin, tous les conseils utiles pour la recherche de la paternité.

Enfin, n'oublions pas de mentionner deux Comités de Dames, qui s'intéressent à l'Œuvre, et lui font obtenir quantité de dons en nature et en espèces.

RESSOURCES

Les ressources de la « Maison des Mères » deviennent chaque jour insuffisantes, car, de plus en plus, elle a tendance à devenir une « Maison Nationale » des mères. L'Etat, malgré de nombreuses promesses, n'a pas encore contribué à son entretien.

C'est une œuvre essentiellement municipale, entretenue presque exclusivement aux frais de la Municipalité, la subvention accordée par le Département n'étant encore que de cinquante mille francs.

Ajoutons à ces ressources quelques dons et legs, dont certains sont importants, celui de Mme Fouillé, femme du philosophe, par exemple, s'élevait à cinquante mille francs.

La « Natalité Lyonnaise » contribue également pour une part aux dépenses de la Maison : elle a pris à sa charge l'indemnité accordée au médecin traitant.

RÈGLEMENT DE LA MAISON DES MÈRES

I. — Toute mère recueillie par l'Œuvre s'engage à nourrir son enfant au sein, au moins pendant le laps de temps jugé nécessaire par le Médecin de l'Etablissement.

II. — Les femmes admises à la « Maison des Mères » ne sont tenues de faire connaître leur état civil qu'au Médecin de l'Etablissement, lié par le secret professionnel le plus absolu.

Celles qui, pour des raisons personnelles, demanderaient le secret complet, seront inscrites sous un nom d'emprunt ou un numéro d'ordre : elles devront remettre au Médecin un pli cacheté, renfermant les renseignements relatifs à leur état civil, et, si

elles jugent à propos, leurs dernières volontés. Ce pli est cacheté en leur présence et inscrit sous le nom et le numéro d'ordre conventionnel qui leur est attribué. Il leur est remis à la sortie. En cas d'événements graves, il est ouvert en présence des autorités qualifiées.

III. — Le personnel de l'Etablissement est astreint à la plus grande discrétion sous peine de renvoi immédiat, et, le cas échéant, de poursuites judiciaires, par application de l'article 378 du Code pénal.

IV. — Ne sont admis à pénétrer dans l'Etablissement, en dehors du personnel régulier et des visiteurs autorisés, que M. le Préfet du Rhône, M. le Maire de Lyon, ou leurs délégués. Au cours de ces visites, les femmes qui en manifestent le désir, peuvent d'ailleurs, demeurer dissimulées dans une salle spéciale.

V. — L'ordre doit continuellement régner dans la Maison. Il ne sera toléré ni discussions ni jeux bruyants.

VI. — Les mères doivent suivre rigoureusement les prescriptions du Médecin, en particulier celles relatives au régime alimentaire, soit pour elles, soit pour leur enfant. Il est expressément défendu à une mère de coucher son enfant avec elle dans son lit.

VII. — Les enfants doivent être laissés dans leur berceau, au grand air, la plus grande partie de la journée.

VIII. — L'emploi de la sucette est défendu.

IX. — La propreté de la mère et de l'enfant est de rigueur. Le bain-douche est obligatoire tous les deux jours au minimum.

X. — Les tétées doivent être données régulièrement, toutes les trois heures, pendant le jour. Aucune alimentation n'est autorisée dans l'intervalle des tétées. L'enfant ne doit pas têter la nuit.

XI. — Les mères doivent participer à l'entretien et au nettoyage de la Maison. En dehors de ces occupations, elles doivent, sauf avis contraire du Médecin, travailler régulièrement à l'ouvrage annexé à l'Etablissement. Le premier travail imposé à la mère est la constitution d'une layette pour son bébé. Le produit du travail est réparti de la façon suivante : Un tiers est remis directement à la mère. Un tiers est réservé pour l'achat des fournitures de la layette et pour la constitution d'un pécule au bénéfice de l'enfant.

Un tiers reste acquis à l'Œuvre, à titre de participation de la mère aux frais d'hospitalisation.

Les femmes qui possèdent des ressources suffisantes doivent, en outre, parfaire le montant des frais de leur séjour.

XII. — Les sorties sont interdites, sauf avis du Médecin, pour raisons tout à fait exceptionnelles.

XIII. — Les visites du dehors ont lieu à jour fixe, tous les dimanches. Chaque mère remet à l'entrée une liste, aussi restreinte que possible, des personnes qu'elle accepte de recevoir. Lorsque l'une de ces personnes désire se rendre à la « Maison des Mères », elle en fait la demande par lettre. Il lui est retourné par les soins de la Direction, un bon de visite, sur présentation duquel elle est reçue à jour dit.

Sous aucun prétexte il ne sera répondu aux demandes de renseignements ou de visites, de personnes ne figurant pas sur les listes remises par les femmes hospitalisées.

Les visiteurs s'engagent à ne pas sortir des limites qui leur sont assignées dans la propriété.

La Directrice se réserve d'ailleurs le droit de refuser l'accès de la Maison à toute personne, même admise par une mère, dont la présence serait jugée contraire au bon ordre et à la bonne tenue de l'Etablissement.

XIV. — Toute réclamation devra être adressée à M. le Directeur du Bureau d'Hygiène, 60, rue de Sèze, qui se chargera de l'enquête nécessaire, d'accord avec le Médecin ou la Directrice de l'Etablissement, et qui en référera, s'il y a lieu, à M. le Maire.

XV. — Madame la Directrice est chargée de l'exécution du présent règlement. Au cas de désobéissance formelle, l'exclusion pourra être prononcée.

LYON, le 20 septembre 1919.

Le Directeur du Bureau d'Hygiène,

Docteur PAUL VIGNE.

Le Maire de Lyon,

Edouard HERRIOT.

RÉSULTATS

La statistique que nous donnerons plus loin suffira à montrer les heureux résultats obtenus par la « Maison des Mères ». Mais, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'elle poursuit un double but, moral et social. Elle cherche non seulement à sauver des enfants, à prévenir l'abandon, et à forcer à l'allaitement maternel, mais elle a aussi un but de relèvement moral. Combien de ces malheureuses mères abandonnées sont arrivées là entièrement découragées, fermement résolues à abandonner le fruit de leurs entrailles, après avoir été hésitantes entre le Rhône et l'asphyxie ?

Une sorte de magie agit sur elles pendant leur séjour à Gerland, et elles sont rapidement transformées. La joie et le bonheur leur sourient bientôt : c'est d'abord l'ardent désir de connaître l'enfant qu'elles voulaient abandonner ; ensuite, c'est le bonheur de goûter aux joies maternelles, de recevoir les sourires et les caresses de ce cher petit être dont elles ne se sépareront désormais que le cœur bien gros. Régulièrement, lorsqu'il s'en trouve qui sont obligées de mettre leur enfant en nourrice, c'est toujours en pleurant qu'elles se séparent de lui, et elles retardent le plus possible le moment de la séparation.

On trouvera désormais dans ces cœurs délaissés le désir de la lutte par amour pour l'enfant.

A leur sortie de Gerland, les jeunes mamans sont pour la plupart placées selon leurs capacités. On a songé pour elles au lendemain. On a appris un métier à celles qui n'en avaient pas, on leur a cherché un emploi. Les jeunes

mères se mettent au travail avec acharnement. Elles ne pensent plus qu'à la nourrice qui attend ses gages, et à l'enfant qui a besoin de vêtements et de gâteries. Il est né chez elles comme une sorte de fierté d'avoir mis au monde ce petit être qui sera désormais le seul but de leur vie.

Enfin, un heureux résultat aussi, obtenu par la « Maison des Mères », c'est d'être une excellente école de puériculture. Certaines de ces jeunes mères, toutes, souhaitons-le, se marieront un jour : elles sauront élever leurs autres enfants, car elles seront des mamans accomplies.

STATISTIQUE MÉDICALE

	1919	1920	1921
Nombre de femmes présentes au 1 ^{er} janvier....	0	39	33
— — entrées dans l'année	97	180	205
— — sorties	58	186	204
— — présentes au 31 décembre..	39	33	34
— — mariées	4	7	2
— — non mariées	91	173	203
— — placées nourrices avec en- fant au Vinatier	2	13	28
— — placées domestiques avec enfant	8	18	11
— — hospitalisées :			
1 ^o pendant la grossesse	51	174	202
2 ^o après l'accouchement	46	6	3
3 ^o total	97	180	205
Femmes ayant accouché à la Charité (soignées à la Maison des Mères).....	51	174	201
Enfants vivants	52	174	196
Enfants mort-nés	0	0	5
Monstruosités fœtales	0	0	1
Gemellaires	2	1	2
Femmes ayant demandé le secret	11	17	23
Poids moyen à la naissance des enfants dont les mères ont séjourné à Gerland	3.400	3.230	3.260
Nombre de présentations vicieuses corrigées pendant la grossesse	5	6	19
Nombre d'albuminuriques	4	9	8
— d'éclamptiques	0	0	0
— de mères syphilitiques observées....	»	»	»
— de rétrécissements du bassin	6	5	6
— de primipares	81	147	163
— de secundipares	11	29	34
— de tertipares	3	3	4
— de quatriparas et plus	2	1	2
Mortalité des femmes pendant la grossesse.....	0	1	0
— — — l'accouchement et suites	1	1	0
Nombre de femmes revenues avec leur enfant ..	21	56	39
— — dont on a pas eu de nouvel- les après l'accouchement.	25	36	31
Nombre d'enfants confiés à l'Assistance Pub...	1	9	12
Enfants mis en nourrice immédiatement	43	56	74
Mortalité des enfants à la Maison des Mères ..	0	0	0
Rentrées dans leur famille avec leur enfant ..	18	15	23
Durée moyenne du séjour à Gerland (mère et enfant)	2 mois	2 mois	2 mois
Nombre de journées de présence	5.273	11.434	12.397
Prix de revient de journée	Sept francs.		

CHAPITRE IV

Intérêt de garder les Mères avant et après l'accouchement à la Maison des Mères

Les mères séjournent pendant des temps différents à la « Maison des Mères ». La durée du séjour varie avec la situation de la femme, ses besoins, et surtout les nécessités du moment. Les demandes d'hébergement sont tellement nombreuses que, pour donner satisfaction au plus grand nombre, on est obligé de restreindre la durée du séjour. Parfois on a une ressource : évacuer les mères sur la « Nourricerie départementale » du Vinatier, admirablement aménagée dans un des anciens pensionnats de l'Asile départemental d'aliénés de Bron, suivant toutes les exigences du confort et de l'hygiène modernes.

Mais une question se pose : Doit-on évacuer systématiquement au Vinatier, à leur sortie de la Charité, les pensionnaires de la Maison des Mères de Gerland ?

A notre avis, il semble de beaucoup préférable de réserver

ver pour la Nourricerie les femmes qui sont venues accoucher à la Charité directement, sans passer par Gerland.

La femme qui a vécu, parfois pendant plusieurs mois, à la Maison des Mères, avant son accouchement, qui a laissé des connaissances, des amies, des affections (car une femme s'attache bien vite à ceux qui s'intéressent à elle dans la détresse), éprouve un certain bonheur à se retrouver dans ce foyer qu'elle a laissé, parce qu'elle sera tout de suite familiarisée avec son entourage dès son retour. Non pas qu'elle ne trouverait pas au Vinatier autant de dévouement et de sollicitude, loin de nous cette idée. Nous connaissons trop les médecins et la directrice de l'Etablissement, nous savons combien Mlle Bosc chérit ses poupons et drolote en quelque sorte ses jeunes mamans, pour redouter quoi que ce soit. C'est seulement pour éviter à la nouvelle mère d'avoir à se créer d'autres habitudes et d'autres connaissances.

A côté de cela, si nous nous plaçons au point de vue pratique, nous trouvons un gros intérêt à ce retour à Gerland. Quel est surtout le but de l'Œuvre ?

Prévenir l'abandon, après avoir évité l'avortement et l'infanticide. Or, quelle école plus profitable que celle-là pour les futures mamans ?

Les jeunes mères paraissent toutes très heureuses de leur sort et avoir oublié leurs heures d'inquiétude et de désespoir. Elles surveillent leur enfant avec un soin jaloux : c'est à celle qui aura le plus beau, le mieux tenu. Le bonheur de toutes ces femmes vous fait envie. Comment, la femme enceinte qui aura eu devant elle pendant plusieurs mois un tel spectacle d'amour, de dévouement,

d'abnégation, oserait-elle renoncer à accomplir en entier ses devoirs de mère ?

Il est de toute évidence que ce contact entre jeunes mamans et futures mamans, est le meilleur moyen de combattre l'abandon de l'enfant : il prépare le terrain sur lequel viendront se développer les sentiments maternels, dont les plus tardifs seront réveillés ensuite par l'allaitement au sein. D'ailleurs, l'amour maternel est inné chez les femmes, elles sont toutes plus ou moins désireuses de maternité. Toutes ont été petites filles, toutes ont dorloté des poupées. De combien de soins attentifs n'entouraient-elles pas ces petits corps de bois ou de carton ? Tout ce qu'elles voyaient faire par leur maman à leurs jeunes frères, elles le faisaient à leur poupée. Et quel chagrin n'éprouvaient-elles pas, lorsqu'une maladie ou un mouvement d'humeur venait tout à coup les priver de leur « petite fille ».

Comment imaginer qu'un sentiment si vif dès l'enfance puisse s'éteindre complètement chez la femme ?

Cela est impossible, et il faut être dégénérée pour en être dépourvue. Il est heureusement bien peu de femmes qui ne soient pas nées pour être mères. Si les préjugés sociaux n'étaient pas ce qu'ils sont, il y aurait moins de femmes qui auraient recours à l'avortement, à l'infanticide, à l'abandon ou au suicide.

Il faut sauvegarder les mœurs et la moralité, vous objectera-t-on ? — Très bien, mais, est-ce plus moral de pousser les gens au crime ?

Malheureusement, chaque jour nous avons la preuve que ces préjugés sont bien enracinés. On trouve plus moral qu'une jeune fille enceinte se fasse avorter, que si elle

mène sa grossesse à terme et prend la lourde charge d'élever toute seule son enfant. Dans le premier cas, son état passant inaperçu, si elle a une situation, elle la conservera. Dans le second cas, dès que sa grossesse sera connue, l'administration à laquelle elle appartiendra l'obligera à donner sa démission, et de cette façon, au moment où elle aura le plus besoin de son salaire, quand elle aura deux bouches à nourrir au lieu d'une, elle se trouvera entièrement dénuée de ressources, n'ayant même pas, la plupart du temps, à espérer du secours de sa famille. Nous citerons à l'appui les deux observations suivantes :

OBSERVATION IV

Mademoiselle X... a dix-huit ans, elle est employée de bureau dans une gare P.-L.-M. Depuis quelque temps, le nouveau sous-chef de gare (marié et père de famille, mais on l'ignore, car la crise du logement n'a pas permis à sa famille de le suivre), redouble de gentillesse pour elle. Tout d'abord elle n'y prend pas garde, mais un jour elle accepte ses avances, ignorant qu'il est marié. Les relations deviennent de plus en plus étroites, et enfin se produit la catastrophe.

La jeune fille annonce sa grossesse à son amant, il lui promet de régulariser la situation sous peu. Personne dans le bureau ne s'était aperçu de leurs relations. Un jour on remarqua chez la jeune fille un changement d'attitude : elle, toujours rieuse, était triste ; elle avait la mine dé faite, ne causait presque plus à personne, pleurait très souvent en cachette. On pense bien qu'il a dû lui arriver quelque chose de grave, mais nul n'ose la questionner, de peur de lui faire de la peine, et surtout nul ne peut soupçonner le coupable.

Nourrissant toujours des espérances de mariage, la jeune fille laisse évoluer sa grossesse en la dissimulant de son mieux. Un jour, elle ne paraît pas au bureau, le lendemain non plus. Une de ses camarades très inquiète, sachant qu'elle vit seule à Lyon, vient

trouver la dame chez laquelle elle habitait, pour savoir s'il ne lui était rien arrivé. Cette personne lui raconte ceci :

« Depuis deux jours je n'ai plus vu Mademoiselle X..., elle est « rentrée du bureau le soir et n'est plus ressortie. Elle doit être « malade, mais sa porte est fermée à l'intérieur. J'ai frappé, elle « ne m'a pas répondu. Cette nuit je l'ai entendue plaindre à plu- « sieurs reprises. Je suis venue lui offrir mes services, elle m'a « remerciée en me priant de la laisser tranquille, que ce n'était « rien. Toute la nuit j'ai entendu des gémissements, mais je n'ai « pas osé insister. Depuis ce matin je ne l'ai plus entendue. Un peu « avant le jour, il m'a semblé qu'elle venait aux W.-C., mais je « ne me suis pas montrée, craignant de la fâcher. Elle est encore « chez elle, voyez si elle veut vous ouvrir. »

La visiteuse frappe à la porte, pas de réponse ; elle insiste, toujours rien. Elle se nomme, pas de réponse. Au bout de quelques minutes d'attente, la clé tourne lentement dans la serrure, et une voix à moitié éteinte crie : « Entrez... Marcelle. »

Quel affreux spectacle ! Sur son lit maculé de sang, la jeune fille est étendue inerte et presque exsangue, dans l'impossibilité presque absolue de prononcer une parole. Son amie ne sait que lui dire, tant elle est angoissée de la trouver dans cet état. Tout d'un coup, la malade reprend connaissance, elle aperçoit sa camarade près de son lit : « il ne faut pas qu'elle sache », rassemblant toutes ses forces, elle ramène à elle ses couvertures, ne laissant plus apercevoir que sa face livide. — « Inutile, ne cachez rien, lui dit son amie, je viens vous secourir. » Et la malade de répondre : — « Ce n'est pas ce que vous supposez... laissez-moi mourir..., que mes parents ne sachent rien..., je ne veux pas de médecin. »

Pendant une huitaine de jours encore, elle fut dans un état alarmant, car, à l'anémie produite par une forte hémorragie de la délivrance, s'était ajoutée de l'infection puerpérale. Sur un certificat du médecin traitant, elle obtint de la Compagnie un congé de deux mois. Sa propriétaire accepta de la soigner chez elle, et à l'expiration de son congé, elle pu reprendre son travail. On ne sut jamais ce qu'elle avait fait de son enfant. Ses parents n'apprirent rien de son aventure.

Elle réintégra son poste comme si rien ne s'était produit : l'infanticide lui avait permis de conserver sa place.

OBSERVATION V

Une autre employée de la Compagnie entre en relation avec un étudiant en pharmacie, qui, bien entendu, lui fait des promesses de mariage. Le mariage est fixé par les deux jeunes gens, mais ils ont compté sans la famille du jeune homme, qui met opposition à leur union. La jeune fille est enceinte. Le jeune homme qui n'a pas encore achevé ses études, et qui a besoin des subsides de sa famille, ne peut aller contre la volonté de ses parents, au risque de se voir supprimer tout secours. La jeune fille ne veut point avoir recours à l'avorteuse, et laisse continuer sa grossesse. Mais arrive le moment de la dissimulation impossible. Le chef de gare la fait appeler, et lui ordonne d'envoyer sa démission, sinon elle sera révoquée. La voici du jour au lendemain dans la misère, pour la seule raison qu'elle a reculé devant le crime.

Sans doute, depuis la guerre on a fait un grand progrès, car le souci de la repopulation a amené le législateur à se tourner du côté de ces malheureuses délaissées, mais on a fait encore trop peu pour elles.

On fait chaque jour de la propagande pour encourager à la natalité, et on s'oppose à la naissance de ceux qui ne demandent qu'à voir le jour.

Pourquoi priver ainsi les mères de leurs moyens d'existence ?

Parce qu'elles ont une situation irrégulière dans la société.

Mais puisque les ménages légaux ne veulent plus d'enfants, pourquoi ne pas autoriser les femmes courageuses qui laissent évoluer leur grossesse à en avoir et à les élever convenablement ?

Aucune loi officielle ne le leur défend, mais les préjugés sont, hélas ! plus puissants que les lois.

La loi promulguée le 27 novembre 1909, et par laquelle « la grossesse ne peut en aucun cas mettre fin aux contrats de louage des femmes ; et celles qui verraient pour cette raison résilier leur contrat, seraient en droit de réclamer une indemnité à leur patron. » est malheureusement méconnue des intéressées, et appliquée nulle part. De plus, elle aurait besoin d'être modifiée, car il sera toujours possible à un patron de trouver une excuse valable pour se débarrasser d'une employée. Il faudrait qu'elle mette l'employée à l'abri du renvoi un certain nombre de mois après son accouchement.

S'il n'en était pas ainsi, le taux de la natalité remonterait plus vite, car il y a bien des femmes qui, n'ayant pas trouvé à se marier, ou qui, pour certaines raisons, ne veulent pas se marier, ne reculeraient néanmoins pas devant la maternité. A cause des préjugés, elles sont condamnées à mener toute leur vie une existence sans but, sans foyer, et à avoir une vieillesse sans affection.

Et pourtant, la fonction de reproduction n'est-elle pas respectée chez tous les êtres vivants ?

« L'homme, cet animal raisonnable », paraît l'être encore moins que tous les autres, car il n'a même pas le souci de la conservation de sa race : soit par les guerres, soit par les préjugés, soit par égoïsme, chaque jour il marche vers son anéantissement.

CHAPITRE V

Les Hôtes de la Maison des Mères

Les gens qui prétendent faire de la morale et qui sont à cheval sur les préjugés, pourront objecter que la Maison des Mères n'est qu'un encouragement au vice et à la mauvaise conduite.

D'autre part, bien des jeunes filles pourraient hésiter à venir y demander asile, par crainte de se trouver en contact avec des femmes de mœurs légères, ou avec des prostituées.

Qu'elles écartent ces craintes de leur esprit : *les prostituées ne viennent pas chercher un refuge dans ces asiles.* D'abord, elles sont assez rarement enceintes, parce qu'elles n'ignorent rien des pratiques anticonceptionnelles. D'autre part, quand elles sont enceintes, rien ne les oblige à cacher leur grossesse. Le milieu dans lequel elles vivent ne s'en offusque pas, et elles préfèrent y revenir sitôt après leurs couches, de même qu'elles ne le quittent en général qu'à la dernière extrémité. Ce sont des clientes des Maternités hospitalières, ce ne seront qu'exceptionnellement les pen-

sionnaires d'un refuge maternel. Et quand cela arriverait ? Ne doit-on pas être indulgent pour la future mère ? Ces femmes-là n'ont-elles pas à supporter, comme les autres, les douleurs de l'enfantement ? Anatole France nous dit : « Il ne faut point juger avec légèreté ces malheureuses... Les prostituées sont plus près de Dieu que les femmes honnêtes, elles ont perdu la superbe et dépouillé l'orgueil. Elles possèdent l'humilité qui est la pierre angulaire des vertus agréables du Ciel. Il leur suffira d'un court repentir pour y être les premières, car leurs péchés, sans malice et sans joie, portent en eux leur rachat et leur pardon. Leurs fautes, qui sont des douleurs, participent des mérites attachés à la douleur. Asservies à l'amour brutal, elles sont privées de toute volupté, et elles approchent par là des hommes qui se sont fait eunuques, en vue du royaume de Dieu. »

Soignons-les donc quand elles sont malades. Essayons d'en tirer le plus possible de l'abîme dans lequel elles sont tombées. S'il en est beaucoup sur lesquelles notre influence sera nulle, tâchons au moins de leur convaincre de ne pas nous ravir ces petits êtres qu'elles auront accidentellement conçus, et de nous les abandonner pour les soustraire à la déchéance à laquelle elles se trouvent soumises.

Quelques observations suffiront, d'ailleurs, à montrer combien est intéressante la situation des hôtes de la « Maison des Mères », et qu'elle n'est qu'un abri pour les mères dénuées de secours matériels et moraux.

OBSERVATION VI

Une jeune paysanne vient se mettre en gages chez des cultivateurs. Quatre jours après son entrée à la ferme, pendant qu'elle était aux champs, le fils de son patron surgit tout à coup, se précipite sur elle, sans qu'elle puisse parvenir à se dégager de son étreinte. Affolée, elle s'enfuit aussitôt de chez ses patrons. Un mois après elle constate qu'elle est enceinte.

Que va dire sa famille ? Pourtant ce n'est pas de sa faute, mais on ne la croira pas. Elle sera certainement chassée de chez elle. Elle quitte son village, et elle vient se réfugier à Lyon, où elle est toute heureuse de pouvoir se faire admettre à la « Maison des Mères ». Elle mène sa grossesse à terme, accouche normalement, et nourrit son enfant pendant six mois. Pendant ce temps, on lui a trouvé un emploi. Elle met son enfant en nourrice, elle ne l'abandonnera pas, elle l'élèvera elle-même.

OBSERVATION VII

Mademoiselle X... est fiancée. Tout le monde envisage le mariage avec plaisir. On fait les publications. Trois ou quatre jours après, la jeune fille est seule chez ses parents. Son fiancé survient et se conduit vis-à-vis d'elle en véritable brute. La jeune fille est outrée de cette façon d'agir. Une sorte de dégoût s'empare d'elle, elle ne veut plus de son fiancé : elle rompt son mariage sans en donner les raisons à sa famille. Malgré les insistance de ses parents, il est impossible de la faire revenir sur sa décision.

Cette jeune fille avait une sœur. Le jeune homme la demande en mariage. Elle accepte, et un mois après la rupture, le mariage est célébré. La jeune fille n'a pas ses règles à l'époque attendue, simple retard, pense-t-elle. Un nouveau mois s'écoule, toujours rien. Il n'y a plus de doute : elle est enceinte. En même temps on annonce des espérances chez le jeune ménage. Que faire ? Raconter ce qui s'est passé c'est jeter la désunion dans la famille. La jeune fille prend le parti de ne rien dire, elle espère trouver plus tard une solution. Elle laisse évoluer sa grossesse en la dissimulant

de son mieux. Mais le huitième mois arrive, amenant avec lui les appréhensions d'un accouchement prochain. Un horizon s'offre à la jeune fille : elle décide de tout raconter au médecin de la famille, et elle va le trouver. Il a entendu dire qu'il y a à Lyon, un refuge pour ces mères délaissées. Il le lui propose. Elle accepte, toute heureuse de pouvoir se réfugier quelque part. De concert avec le médecin, on trouve un prétexte pour éloigner la future maman, et, sans que la famille s'en doute, elle vient au Château de Gerland. Elle y arrive quelques jours seulement avant son accouchement. Tout se passe bien. Elle place son enfant en nourrice chez de braves gens qui lui promettent le secret. Plus tard, quand sa situation le lui permettra, elle prendra avec elle son enfant. Ses parents ont voulu de nouveau la faire marier, elle a refusé, de peur de ne plus pouvoir s'occuper de son enfant comme elle le désire.

OBSERVATION VIII

Une jeune fille est enceinte, le père de son enfant la délaisse lorsqu'il connaît sa situation. Elle fait part de ses ennuis à ses parents. Aussitôt ils crient au déshonneur. Ils ne voient qu'un moyen de tout arranger : l'avortement. Les parents remettent quelques centaines de francs à leur fille et lui ordonnent de venir à Lyon chez une avorteuse. La jeune fille obéit. Mais son instinct maternel se révolte, et elle ne peut se faire à l'idée de détruire son enfant, ni même de l'abandonner. Elle apprend qu'elle pourra trouver un refuge à la « Maison des Mères », elle y accourt.

Là, elle pourra attendre le terme de sa grossesse. Elle verse à la « Maison des Mères » l'argent destiné à l'avorteuse. Elle accouche à la Charité, et revient ensuite à Gerland allaiter son poupon que pour rien au monde elle ne voudrait abandonner.

OBSERVATION IX

Deux ménages amis, X... et Z...

Chez X..., le mari, artiste peintre ; la femme (qui a un amant à l'insu de son mari), une fillette de six ans. M. et Mme X... ne

s'entendent pas. Madame a l'intention de divorcer, mais il y a l'enfant dont elle ne veut pas se séparer, de plus, elle ne veut pas que le divorce soit prononcé contre elle. Il n'y a qu'un moyen : faire prendre son mari en flagrant délit. Or, ce n'est pas chose facile, car le mari ne connaît d'autre maison que son foyer. Un jour cependant, Mme X... a trouvé un moyen. Elle n'est d'ailleurs pas pressée d'arriver à ses fins, mieux vaut attendre que sa fillette ait seize ans, elle choisira d'elle-même la maison de sa mère quand l'heure de sa séparation sera venue.

Chez Z..., le mari, la femme, une fillette de douze ans. Sa mère ne l'aime pas parce qu'elle ne l'a pas nourrie au sein comme ses trois autres enfants, et qu'elle en est restée séparée pendant plusieurs années.

Le plan de Mme X... est tout arrêté : elle va attirer chez elle la fillette Z..., et manœvrera de façon qu'elle devienne un jour la maîtresse de son mari :

« Je n'étais qu'une toute petite fille, raconte la jeune maman, j'étais plutôt maltraitée par ma mère, tandis que chez les X..., où je venais jouer avec leur petite fille, j'étais choyée autant que leur enfant. M. X... m'aimait bien et, habituée à ses caresses, quand j'ai été jeune fille, je ne me suis jamais offusquée de sa tendresse, c'était une habitude à laquelle je n'aurai jamais osé me soustraire.

« Mais, sans que je puisse m'en douter, Mme X... continuait à manœuvrer au mieux de ses intérêts, et souvent elle me laissait seule avec son mari. Enfin un jour, le résultat qu'elle attendait arriva : je devins sans trop m'en rendre compte, la maîtresse de M. X... Je lui cédaï une première fois sans réflexion..., je n'osais plus lui refuser ensuite. Quelques mois après, je fus enceinte. Mme X... feignit de ne pas s'apercevoir de nos relations, elle ne m'adressa jamais le moindre reproche, au contraire, elle demeura ma meilleure amie, pensant que je fournirai une bonne preuve de l'inconduite de son mari.

« Mais tout n'est pas allé selon les désirs de Mme X..., elle avait compté sans ma mère.

« Ayant eu des difficultés avec ma mère, alors que je ne savais pas encore que j'étais enceinte, un jour, à la suite d'une discussion avec elle, j'ai quitté le domicile de mes parents pour aller me placer. Ma mère, furieuse de voir qu'elle ne pourrait plus

exercer sa méchanceté sur moi (car je venais d'atteindre mes vingt et un ans), jura de se venger. Hélas ! je lui en fournis bientôt l'occasion.

« Dès que je fus enceinte, je lui fis part de mes ennuis. Au lieu de m'aider à arranger ma situation, car elle n'ignorait pas que Mme X... désirait depuis longtemps le divorce, elle s'est efforcée d'éloigner de moi le père de mon enfant. Elle est même allée lui raconter que j'avais eu d'autres amants (ce qui est absolument faux car je n'ai jamais eu l'occasion de fréquenter personne). Si bien que je ne puis même plus voir M. X... Pourtant c'est un honnête homme, j'ai confiance en lui, je sais qu'il ne m'abandonnera pas. Mais il n'a rien, en dehors de l'incompatibilité de caractère, à reprocher à sa femme pour demander le divorce, de plus il y a sa fille qui le retient. Notre situation peut ainsi durer longtemps, puisque ma mère enlève à Mme X... toutes les preuves qu'elle avait pu recueillir pour trouver des torts à son mari.

« Heureusement pour moi j'ai trouvé un refuge ici, sans cela, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi et de mon enfant. »

OBSERVATION X

Une jeune fille est fiancée, elle devient enceinte. Elle croit bien faire d'annoncer la nouvelle à ses parents. Au lieu de proposer l'union immédiate des deux jeunes gens, qui eussent été très heureux, les parents entrent dans une colère furieuse contre leur futur gendre, lui interdisent l'accès de leur maison, et rompent le mariage. La jeune fille est aussitôt séquestrée dans sa chambre, on ne la revoit plus nulle part : « Elle est partie chez une parente », dit-on.

Chaque jour ce ne sont que reproches, vexations et mauvais traitements. On va jusqu'à la battre et à la priver de nourriture. Un jour les douleurs de l'enfantement s'annoncent. Les parents ne veulent pas que leur jeune fille accouche chez eux : les voisins jaserait. C'est le soir, en hiver, il pleut et il gèle. On téléphone à l'hôpital de venir la chercher avec une ambulance. L'hôpital

répond que du moment qu'elle n'est pas sur la voie publique, c'est à la famille à la conduire à la Charité. Le père revient chez lui furieux, chasse sa fille et la met à la rue comme un chien. La malheureuse peut faire à peine cinq cents mètres, et parvient juste à se réfugier sous un pont de chemin de fer près de la gare de Vaise. Mais de là à la Charité il y a encore plusieurs kilomètres. Elle ne peut plus avancer et demeure accroupie sous le pont. Des passants attardés la voient, l'interrogent. Ils avertissent le poste de police qui la fait transporter immédiatement à la Maternité. Elle y accouche un quart d'heure après son arrivée. Elle écrit à ses parents. Elle reçoit en réponse une lettre d'insultes : on ne la recevra que lorsqu'elle aura abandonné son enfant. Elle passe outre la volonté de ses parents : elle a tant souffert que ses malheurs futurs ne l'effraient pas. Elle aime trop son enfant pour consentir à s'en séparer, et puis à quoi bon puisque le père de son enfant consent à l'épouser ? Mais elle n'a que dix-sept ans, il lui faut le consentement de sa famille. Heureusement pour elle la « Maison des Mères » lui ouvre ses portes. Elle y allaite son enfant pendant six mois. Elle refait pendant ce temps plusieurs tentatives pour fléchir ses parents. Elle leur écrit lettre sur lettre bien que ne recevant jamais de réponse. Un jour elle a l'idée d'envoyer la photographie de son enfant, un poupon aussi joli que beau. Quelques jours après, quelle surprise, sa mère la fait demander au parloir. Depuis qu'elle a reçu la photographie de l'enfant, il est la hantise de ses jours et de ses nuits, elle ne peut résister au désir de le voir. La grand'mère arrive à fléchir son mari, et quelques jours après, elle revient chercher sa fille et son petit-fils. Les premiers temps du retour ont été un peu pénibles, mais le charme de l'enfant a opéré bien vite sur les grands parents. Il fait le bonheur de tous, et le grand-père qui avait été le plus inflexible, est celui qui en éprouve le plus de joie. On ne parle toujours pas du mariage, mais le père s'intéresse toujours à la mère et à l'enfant, et la jeune maman espère bien que tout s'arrangera à sa majorité.

Joignons à ces observations toutes celles des femmes mariées qui, sans vouloir cacher leur grossesse, ont besoin

d'un long repos avant et après leurs couches. Beaucoup d'ouvrières sont dans ce cas, sans être des miséreuses. Débilitées déjà par un travail pénible, logées dans des logements insalubres et surpeuplés, la grossesse crée chez elles un véritable état pathologique. Seule la « Maison des Mères » pourrait leur offrir le repos et le réconfort dont elles ont besoin.

CHAPITRE VI

De la nécessité de garder le secret

Il y a le plus grand intérêt à entourer les mères du secret le plus absolu, pour éviter des incidents fâcheux, car, nous allons le voir, la violation du secret peut avoir de funestes conséquences.

OBSERVATION XI

A la Samaritaine, entre une jeune fille venue d'un département voisin. Comme l'Œuvre, à ce moment-là, manque de fonds, elle songe à se faire aider par la commune à laquelle appartient la jeune fille. On écrit au Maire en lui disant que Mademoiselle X... est venue pour un accouchement, et qu'il veuille bien prendre à la charge de la Commune les frais d'hospitalisation. Le pli est reçu par le brigadier de gendarmerie... Le maire le prie de le décacheter et de le lui lire... L'ordre est exécuté par le brigadier qui, sitôt la lecture terminée, tire son revolver et se loge une balle dans la tête: c'était le père de la jeune fille.

OBSERVATION XII

Une jeune fille est employée des postes à Lyon. Le Directeur du Bureau est très à cheval sur les convenances et déclare un jour, au cours d'une conversation avec ses employées, que si jamais il arrivait à l'une d'elles d'être mère avant d'être mariée, elle serait immédiatement révoquée sur sa proposition.

La jeune fille était fiancée, et un jour elle devient enceinte. Aussitôt, nous dirions presque, selon la règle, elle est abandonnée par son ami. Elle n'ose pas avouer son état à sa famille. Elle continue à aller à son bureau, en dissimulant de son mieux sa grossesse. Mais elle a souvent des malaises, ses jambes enflent, personne ne s'en est encore aperçu, mais cela peut venir. Elle va consulter un médecin. Il lui trouve de l'albumine et lui ordonne le repos. Elle lui expose sa situation. Il lui établit un certificat dans lequel il la déclare atteinte de néphrite albuminurique, nécessitant un long congé. La jeune fille va se faire inscrire à la « Maison des Mères », puis, afin d'écarter le doute de sa famille, elle part chez une amie pour un changement d'air. Elle ne revient à Gerland qu'au moment de son accouchement. Elle continue à recevoir sa correspondance chez son amie qui la lui fait suivre. Sitôt rétablie de ses couches, elle peut revenir à son bureau, où tout le monde l'accueille très cordialement. Elle a mis son enfant en nourrice à Lyon, et il ne se passe pas de jour qu'elle n'aille le voir. Si elle continue ainsi à pouvoir cacher sa situation, elle pourra conserver son emploi et gagner largement de quoi élever son enfant. Si l'on n'avait pas observé autour d'elle le secret, elle eut été privée de ressources du jour au lendemain, et peut être aurait-elle eu, comme tant d'autres, recours soit à l'avortement, soit au suicide, ou, ce qui est pis encore, pour arriver à vivre se serait-elle livrée à la débauche comme beaucoup de ces malheureuses délaissées. Tandis qu'elle continue à demeurer une femme honnête, pour laquelle tout espoir d'un avenir meilleur n'est pas perdu.

Les mères de Gerland sont d'ailleurs tellement convaincues que l'Etablissement ne révélera rien sur elles, que

même celles qui sont le plus méfiantes à leur entrée, en arrivent vite à confier leur histoire soit à la directrice, soit à la sage-femme. C'est un soulagement pour elles de pouvoir conter leurs peines à quelqu'un. Même entre pensionnaires, si elles se font des confidences, elles en gardent jalousement le secret.

CHAPITRE VII

Insuffisance actuelle des maisons maternelles

Le nombre des « Maisons maternelles » est encore beaucoup trop restreint en France. L'effort accompli depuis la guerre pour protéger les mères, n'est pas encore suffisant. Les constatations faites à la « Maison des Mères » de Gerland ces derniers temps le prouvent.

On pouvait lire dans le *Petit Parisien* du 10 août 1922, l'article suivant :

« Pour la repopulation. — Une visite à la « Maison des Mères », fondée par M. Herriot. »

Les jeunes filles enceintes y sont admises sans conditions ni formalités, et sans avoir à fournir aucun renseignement sur leur état civil, leur religion et leur nationalité. Elles n'ont même pas à indiquer leur nom et leur adresse.

Cet article déclenchâ une véritable avalanche de demandes, venues de tous les coins de France, même de l'Etranger, de la Suisse, du Luxembourg, etc...

Que faire ? Les refuser ?... Elles sont toutes aussi pres-

santes et aussi intéressantes les unes que les autres. On voudrait évidemment donner une bonne réponse à toutes, mais cela sera sans doute impossible. Le département du Rhône à lui seul suffit largement à maintenir la « Maison » au complet, car on est obligé de garder les pensionnaires moins longtemps qu'on le voudrait. D'autre part, l'encombrement est facile à expliquer, attendu que le Maire de Lyon, soucieux de relever le taux actuel de la natalité, vient de faire afficher dans tous les édifices publics de la ville, ceci :

« Le Maire de Lyon rappelle aux mères abandonnées qu'elles
« ont à leur disposition au Château de Gerland, une institution
« où elles peuvent terminer leur grossesse et élever leur enfant
« dans d'excellentes conditions, et à l'abri de toute indiscrétion.

« Les personnes qui demandent leur admission à la « Maison
« des Mères » ne sont pas tenues de faire connaître leur état
« civil. Le séjour est gratuit pour les mères sans ressources.

« Admission au Bureau d'Hygiène, 60, rue de Sèze, le matin, à
« 9 heures.

« Les demandes d'admission doivent être adressées le plus tôt
« possible. Le nombre des places à la « Maison des Mères »
« étant limité, les admissions à situation égale, seront prononcées
« dans l'ordre de réception des demandes. »

La municipalité entraînée par cet élan généreux, dont elle mesure toute la portée morale et sociale, va d'ailleurs agrandir la « Maison des Mères » de soixante lits. Le maire a déjà signé l'ordre de construire, et bientôt le Château de Gerland, paradis des mamans et des enfants, s'épanouira comme le plus émouvant fleuron de l'Œuvre municipale.

Mais que seront ces cent vingt lits pour le nombre de mères nécessiteuses ?

Il faudrait établir systématiquement des Maisons maternelles dans chaque département.

Chaque grande ville a bien son hôpital ?... son théâtre ?... ses spectacles ?... Pourquoi n'aurait-elle pas sa « Maison des Mères » ?

Sans exiger qu'il y en ait une dans chaque grande ville, il serait utile, et moins coûteux aussi, que toutes les communes d'un département contribuent à la création d'une « Maison des Mères départementale ».

Or, il faut de l'argent pour cela. Il est encore assez facile de s'en procurer avec de l'initiative. M. Herriot, à Lyon, a trouvé une façon élégante de résoudre en partie la difficulté : en faisant payer l'entrée aux Concours du Conservatoire de Lyon. (Dix mille francs de recette... et plus de sollicitateurs... plus de réclamations.) Il n'y a qu'à suivre son exemple. Les villes qui n'ont pas de Conservatoire n'auraient qu'à mettre une taxe sur les spectacles quels qu'ils soient. Or, comme pour le plaisir rien n'est trop cher pour ceux qui en sont avides, les spectateurs ne seraient pas moins nombreux et les mères seraient secourues.

Et les célibataires hommes ? Ne pourraient-ils pas y contribuer pour une large part ? N'y en a-t-il pas parmi eux un nombre considérable qui ont des abandons sur la conscience ?

Ce serait leur offrir un moyen de se racheter un peu.

De même ne pourrait-on pas imposer les ménages aisés qui sont sans enfants ?

Quelle que soit la provenance des fonds nécessaires,

ce qu'il faudra surtout, c'est que la caisse de ces maisons soit alimentée non seulement par des fonds municipaux, mais encore par des fonds d'Etat, de façon que si une mère étrangère à la ville ou au département, ou même au pays, se présente, on ne s'expose pas à violer le secret de sa situation, en demandant à sa ville natale de lui venir en aide.

CONCLUSIONS

I. — *La femme enceinte*, quelle que soit sa condition dans la société, *mariée ou non, française ou non*, et quelles que soient ses opinions politiques et religieuses, *a droit*, si elle est dans la misère ou dans la nécessité absolue de cacher sa grossesse, *à l'assistance immédiate de l'Etat*.

II. — La mère abandonnée est plus intéressante encore et plus nécessiteuse : *on lui doit des secours matériels et moraux*. L'Etat doit la prendre entièrement à sa charge, l'aider à cacher sa détresse lorsque sa condition l'exigera, sans qu'elle ait à recourir au crime, à l'abandon ou au suicide.

III. — *L'assistance de la femme enceinte qui ne peut plus ni travailler, ni circuler dans la société, est assurée d'une façon parfaite par la « Maison des Mères du Château de Gerland »*.

Donc la création de Maisons maternelles dans tous les départements résoudrait en grande partie le problème de la repopulation, en donnant asile et abri à nombre de futures mères sans ressources et sans famille. Elles ne redouteraient plus d'être méprisées par la société, puisqu'elles seraient secourues par elle. Elles se relèveraient, au contraire, aux yeux de tous en remplissant de leur mieux leurs devoirs maternels, et, pour la mère célibataire, en assumant la lourde charge d'élever seule, l'enfant qu'un père aura eu la lâcheté d'abandonner.

IV. — Enfin, *il faudrait*, pour compléter l'œuvre de la « Maison des Mères », *obtenir* des pouvoirs publics : *l'interdiction pour toutes les administrations publiques ou privées de prononcer la révocation, ou d'exiger la démission de la jeune fille enceinte*, et de la priver ainsi de ses moyens d'existence au moment où elle en aura le plus besoin. Il faudrait faire appliquer en toutes circonstances et à toutes les administrations la loi du 27 novembre 1909. Le problème angoissant de la sortie de la « Maison des Mères » se trouverait de beaucoup simplifié, puisque la jeune mère serait sûre de pouvoir gagner sa vie immédiatement.

V. — Les résultats obtenus à la « Maison des Mères de Gerland » sont suffisamment probants pour encourager à la multiplication des Maisons maternelles, puisque sur 422 enfants nés en trois ans, il n'y a eu aucun décès, et seulement 22 enfants abandonnés à l'Assistance publique.

VI. — Quand les mères ne seront plus abandonnées, les avortements, les accouchements clandestins, les infanticides et les enfants abandonnés seront l'exception.

Le Président de la Thèse,

ETIENNE MARTIN

Vu :

LE DOYEN,

JEAN LEPINE

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 10 Octobre 1922

POUR LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

LE VICE-PRÉSIDENT,

JEAN LEPINE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	13
CHAPITRE PREMIER. — Assistance maternelle.....	17
CHAPITRE II. — Ce qui se rencontre encore malgré la législation	21
CHAPITRE III. — Le Château de Gerland, le « Nid des Mamans »	27
CHAPITRE IV. — Intérêt de garder les mères avant et après l'accouchement à la « Maison des Mères ».....	41
CHAPITRE V. — Les Hôtes de la « Maison des Mères »....	49
CHAPITRE VI. — De la nécessité de respecter le secret.....	57
CHAPITRE VII. — Insuffisance actuelle des Maisons maternelles	61
CONCLUSIONS	65

IMPRIMERIE EXPRESS
RUE DE LA CHARITÉ, 46
: :: LYON :: ::
